



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

‘*La Vénus d’Ille*’ (1837)

nouvelle de Prosper MÉRIMÉE

(33 pages)

pour laquelle on trouve un résumé

des notes (pages 2-6)

puis successivement l’examen de :

la genèse (page 7)

l’intérêt de l’action (page 7)

l’intérêt littéraire (page 10)

l’intérêt documentaire (page 11)

l’intérêt psychologique (page 13)

l’intérêt philosophique (page 15)

la destinée de l’œuvre (page 16)

Bonne lecture !

Deux nouvelles accueillent le narrateur, archéologue parisien, à son arrivée à Ille (Pyrénées-Orientales) : le mariage prochain de M. Alphonse, le fils de son hôte, M. de Peyrehorade, et l'exhumation, par celui-ci, dilettante passionné d'antiquités, d'une très belle Vénus romaine de cuivre, trouvée dans son jardin. Il la conserve avec une fierté d'autant plus grande que les gens en ont peur comme d'une idole maléfique. Elle est en effet tombée sur l'ouvrier qui l'a découverte. Le narrateur rit de la punition du vandale qui, lui ayant jeté une pierre, la reçoit par ricochet, mais il ne peut réprimer son trouble devant l'expression méchante du visage de bronze, d'autant que, sur la stèle, figure une inscription, «*Cave amantem*», invitant peut-être à se méfier de son amour. Vendredi, «*jour de Vénus*» choisi pour les noces, Alphonse, un garçon insignifiant mais excellent joueur au jeu de paume, se lance dans une partie contre un muletier aragonais, et, pour mieux jouer, comme il est gêné par son alliance, un gros anneau de diamants, la passe au doigt de la statue. L'Aragonais est battu et promet de se venger. Alphonse, ayant oublié la bague, vient la prendre, mais ne peut la retirer car la statue la retient en repliant le doigt. Afin d'échapper aux moqueries, il ne dit mot, offre à sa jeune épouse, dont il semble peu épris, un autre anneau, et, au cours du repas de noce, boit avec excès. Écoeuré par les rires gras, les plaisanteries et les beuveries de la fête campagnarde, le narrateur va se coucher sans vérifier les dires du marié qui, se déclarant ensorcelé, prétend que la Vénus a refermé la main sur son alliance. C'est qu'il voit là l'effet du vin, comme quand, au cours de la nuit puis au matin, il entend des «*pas lourds*». Au réveil, il trouve la maison en effervescence, l'époux tué par quelque étreinte de fer, la bague sur le tapis, et l'épouse, devenue folle, sans doute, répétant que la statue les a rejoints au cours de la nuit. Interrogé par le procureur du roi, il ne cache pas ses soupçons contre le muletier aragonais qui est aussitôt arrêté, mais est relâché après enquête. Quant à la statue, on apprend dans l'épilogue que, M. de Peyrehorade étant mort peu après leur fils, son épouse fit fondre la Vénus pour doter l'église d'une cloche, et que, depuis, «*les vignes ont gelé deux fois*».

Notes

(la pagination est celle de l'édition du Livre de poche, '*Mérimée, nouvelles complètes, tome 1*')

Page 279 :

- Titre du manuscrit : '*RELATION / de la découverte faite à Ille, en 1834, d'une STATUE ANTIQUE et d'inscriptions curieuses expliquées par / M. de PEYREHORADE, membre du conseil général du Dépt des Pyrénées Orientales / rédigée par M. MERIMEE [de l'Académie de BOURGES / Section d'Archéologie [biffé].*
- L'épigraphie est de Lucien, '*L'homme qui aime les mensonges*' (chapitre XIX) : «Que la statue, disais-je, soit favorable et bienveillante, puisqu'elle ressemble tant à un homme.»

Page 281 :

- «*Ille*» : Le manuscrit donne partout «*Ill*», sauf dans le titre.
- «*Catalan*» : Il y a une Catalogne française, qui s'appelle aussi Cerdagne.
- «*Peyrehorade*» : «*Peyrehorade est le nom d'une localité des Landes.* (note de Mérimée).
- «*Puygarrig*» : Nom qui est proche de celui de Pierre Puiggari, qui avait vivement critiqué les notes publiées par Mérimée sur le Roussillon dans un article anonyme : '*Examen critique du chapitre sur le Roussillon que renferment les "Notes d'un voyage dans le Midi de la France", par Prosper Mérimée, inspecteur des Monuments historiques de la France*' (1835).
- «*M. de P.*» : Le manuscrit donne «*M. J. de P.*», initiales de Jaubert de Passa, qui donna à Mérimée d'importantes informations sur les antiquités du Roussillon.
- «*antiquaire*» : Archéologue.
- «*lieue*» : Distance d'environ quatre kilomètres.

Page 282 :

- «*le Canigou*» : Le sommet le plus élevé des Pyrénées orientales (2785 mètres).
- «*tirer en portrait*» : Mérimée était un habile dessinateur, qui faisait des croquis des monuments qu'il visitait.
- «*Serrabona*» : «*Monastère proche d'Ille*» (note de Mérimée).

Page 283 :

- «*un antique*» : Une œuvre d'art antique.
- «*révérence parler*» : Sauf votre respect. Se dit pour s'excuser d'une parole trop libre, un peu choquante.
- «*yeux [...] incrustés dans le bronze*» : Plus loin, ces «*yeux*» se révèlent «*incrustés d'argent*» (page 292) ; l'incrustation de métaux et de pierres de couleurs diverses dans les statues de bronze de l'Antiquité étaient fréquente, les yeux étaient presque toujours rapportés, pouvant être en marbre, en ivoire, en argent.
- «*buste de Louis-Philippe*» : Roi qui régna en France de 1830 à 1848.

Page 284 :

- «*un échalas*» : Pieu en bois.
- «*Pécaïre*» : Dans le Midi de la France, exclamation exprimant une commisération affectueuse ou ironique.
- «*joueur de paume*» : Jeu de balle pratiqué à quatre contre quatre ou six contre six, sur un espace rectangulaire de soixante-dix à quatre-vingts mètres de long sur quatorze mètres de large, consistant à lancer la balle initialement à main nue ou gantée de cuir, puis avec une raquette, par-dessus la ligne qui sépare le terrain en deux ; ce fut l'ancêtre du tennis.
- «*vert encore*» : Qui a encore de la vigueur.
- «*dispos*» : Agile, alerte, allègre.
- «*poudré*» : Autrefois, les hommes de la haute société se poudraient le visage et même les cheveux.
- «*le Roussillon*» : Région historique qui correspond à peu près au département des Pyrénées-Orientales.
- «*estampe*» : Image imprimée au moyen d'une planche gravée de bois ou de cuivre (eau-forte, taille-douce) ou par lithographie.

Page 285 :

- «*une provinciale renforcée*» : Très provinciale, très bornée.
- «*miliasse*» : Sorte de gâteau qu'on fait dans le sud-ouest de la France avec de la pâte roulée, au centre de laquelle on place du miel.
- «*Terme*» : Statue dont la partie inférieure est terminée en gaine (comme celles du dieu latin Terminus qui servaient de bornes). Mérimée indiqua en note : «*Cf. La Fontaine, "Le Berger et son troupeau"* : Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous / De ne bouger plus qu'un terme.»
- «*"Journal des modes"*» : Il s'agit probablement de «*La mode*», publication fondée en 1829 par Émile de Girardin. Dans le numéro du 28 février 1830 fut publiée une nouvelle d'Hippolyte Auger inspirée par la même légende que celle de «*La Vénus d'Ille*».
- «*dandy*» : Homme qui se pique d'une suprême élégance dans sa mise et ses manières.
- «*il considérait [...] fort curieusement*» : Avec une curiosité insistante.

Page 286 :

- «*phéniciens*» : Propres à la Phénicie, civilisation de la côte orientale de la Méditerranée importante dans l'Antiquité.
- «*celtiques*» : Propres aux Celtes, groupe de peuples établis en Europe.
- «*byzantins*» : Propres à l'empire romain oriental de Byzance, établi sur le pourtour de la Méditerranée.
- «*depuis le cèdre jusqu'à l'hysope*» : Du plus grand au plus petit, le cèdre étant un grand arbre, et l'hysope un arbrisseau. La locution se trouve dans la Bible («*Rois*», IV, 33), et souvent dans l'œuvre de Mérimée.

Page 287 :

- «*Parbleu !*» : Par le sang de Dieu ! «bleu» remplaçant dans la langue populaire «Dieu», dont on n'osait prononcer le nom.
- «*faire gémir la presse*» : Faire imprimer un texte, publier.

- «*Tuileries*» : À Paris, résidence des rois.
- «*Coustou*» : Nicolas Coustou (1658-1733), sculpteur du “*Berger chasseur*” et de “*La Seine et la Marne*”, statues placées dans le jardin des Tuileries.
- «*Comme avec irrévérence / Parle des dieux ma ménagère !*» : Parodie des vers de Molière : «*Comme avec irrévérence / Parle des dieux ce maraud*” (“*Amphitryon*”, I, 4).
- «*Myron*» : Sculpteur grec du Ve siècle avant Jésus-Christ.
- «*chiné*» : Dont la trame, la chaîne, la laine tricotée présente des couleurs alternées, formant un dessin irrégulier dans l'ouvrage final.
- «*Prendre sur moi*» : Me dominer assez pour oser faire quelque chose.

Page 288 :

- «*maraud*» : Vaurien.
- «*”Veneris nec praemia nôris”*» : «*Virgile, “Énéide”, IV, 33. “Tu ne connais pas les présents de Vénus.”* (note de Mérimée).

Page 289 :

- «*se guinder*» : Se hisser.
- «*toise*» : Ancienne mesure de longueur : «*Une toise vaut 1,944 m (six pieds)*» (note de Mérimée), c'est-à-dire environ deux mètres.
- «*polisson*» : Chenapan, galopin, garnement.
- «*”Montagnes régales”*» : Montagnes royales.

Page 290 :

- «*un Vandale*» : Mérimée joue sur le nom de ces barbares qui, au Ve siècle, envahirent et ravagèrent la Gaule, l'Espagne du Sud et l'Afrique du Nord, et sur celui qu'en leur souvenir on donne aux destructeurs ignorants et brutaux.

Page 291 :

- «*Joueur de mourre [...] Germanicus*» : Il s'agit de la statue, qui se trouve au musée du Louvre, d'un orateur romain haute de 1m95 (taille de la Vénus). La draperie et la main droite se trouvent dans la position décrite par Mérimée. La mourre est un jeu que les Latins pratiquaient sous le nom de «*micatio*», qui oppose deux joueurs qui se montrent en même temps et très vite une de leurs mains dont certains doigts sont levés et les autres repliés, et qui crient ensemble un nombre qui doit être égal à la somme des doigts levés. Germanicus fut général romain, mort en 19 avant Jésus-Christ.
- «*Bas-Empire*» : Empire romain, qui dura de Constantin (306-337) à la prise de Constantinople par les Turcs (1453).

Page 292 :

- «*”C'est Vénus tout entière à sa proie attachée”*» : Citation de Racine (“*Phèdre*”, vers 306).
- «*antiquaillerie*» : Création plaisante pour désigner la «*connaissance des antiquités*».

Page 293 :

- «*”Quid dicis, doctissime?”*» : «*Que dis-tu, toi le très savant?*». Dans “*Le malade imaginaire*” de Molière (II, 6), on trouve : «*Quid dicis?*».
- «*explication tirée par les cheveux*» : Explication forcée, peu logique.

Page 294 :

- «*besicles*» : Lunettes (archaïsme). «*À grand renfort de besicles*» est un souvenir de Rabelais (“*Gargantua*”, chapitre 1).
- «*EVTICHES MYRO*» : «*Eutiches*» est la traduction littérale de Prosper et «*Myro*» peut être rapproché de «*Mérimée*» ; l'écrivain s'est donc amusé à une mystification.

Page 295 :

- «*laisser quelques épis à glaner*» : Par analogie avec les épis qui ont échappé aux moissonneurs et qu'on peut ramasser dans les champs, c'est laisser aux provinciaux quelques découvertes à faire en matière d'archéologie.
- «*topique*» : Qui règne sur un lieu.
- «*Baal*» : Dieu phénicien.

Page 296 :

- «*Nera Pivesuvia*» : Femme de Tetricus, elle mourut avant que celui-ci devienne empereur en 268. Mérimée commit lui-même, dans ses «*Notes d'un voyage dans le Midi de la France*», une erreur archéologique en défendant l'authenticité d'un bas-relief trouvé à Nérac et présentant le portrait de Nera Pivesuvia.
- «*Il prit une prise de tabac*» : On peut regretter cette maladresse..
- «*offrande expiatoire*» : Qui est destinée à apaiser la colère divine.
- «*"fecit" [...] "consecravit"*» : Fit [...] consacra.
- «*Gruter ou bien Orelli*» : James Grüter avait écrit «*Inscriptiones antiquae totius orbis Romani*» (1616) et Johann Caspar von Orelli «*Inscriptionum latinarum selectarum amplissima collectio*» (1830), ces deux ouvrages étant des classiques de l'épigraphie, science qui a pour objet la connaissance des inscriptions.

Page 297 :

- «*Diomède*» : Roi d'Argos qui, un des plus vaillants guerriers grecs, participa à l'expédition des Épigones contre Thèbes et à la guerre de Troie. Au siège de cette ville, il avait blessé Vénus. «*D'après les légendes post-homériques, Vénus se vengea de Diomède en métamorphosant les compagnons de celui-ci en oiseaux blancs.*» (note de Mérimée).

Page 298 :

- «*je m'en suis donné*» : Sous-entendu : «du bon temps». Je me suis bien amusé.

Page 299 :

- «*esprits forts*» : Personnes qui revendiquent un jugement indépendant (par rapport aux préjugés, aux idées religieuses).

Page 300 :

- «*D'honneur !*» : Abréviation de «Parole d'honneur !», «Je vous donne ma parole d'honneur !», «Je vous jure que...».
- «*Fi donc*» : Interjection exprimant la désapprobation, le dédain, le mépris, le dégoût.
- «*"Manibus date lilia plenis"*» : «Répandez des lis à pleines mains» (Virgile, «*Énéide*», VI, 883).
- «*La charte est un vain mot*» : L'article 5 de la charte constitutionnelle du 4 juin 1814 déclarait : «Chacun professe sa religion avec une égale liberté, et obtient pour son culte la même protection.»

Page 301 :

- «*des Aragonais et des Navarrois*» : Qui viennent des deux provinces du Nord de l'Espagne, l'Aragon et la Navarre. On dit plutôt aujourd'hui «Navarrais».
- «*jabot*» : Ornement (de dentelle, de mousseline) attaché à la base du col d'une chemise, d'une blouse, et qui s'étale sur la poitrine.
- «*César [...] Dyrrachium*» : À Dyrrachium, en Illyrie (actuellement Durazzo), César voulut encercler Pompée, mais fut battu par lui.

Page 302 :

- «*micocoulier*» : Arbre du genre orme, des régions chaudes et tempérées.

- «*olivâtre*» : Qui tire sur le vert olive. Se dit d'un teint bistre, généralement mat et foncé, d'où le rouge, le rose, sont absents.
- «*je vous rendrai des points*» : Je vous accorderai un certain nombre de points avant que ne commence la partie.
- «*Me lo pagaràs*» : «*Tu me le paieras*» (note de Mérimée).

Page 303 :

- «*Quelle brioche !*» : «*Brioche : bévüe, sottise. Expression populaire, aujourd'hui inusitée.*» (note de Mérimée). Tout musicien de l'Opéra qui faisait une erreur était tenu de payer une amende ; le produit de ces amendes servait à acheter périodiquement une grosse brioche qu'on mangeait en commun.
- «*coquins*» : Personnes qui ont de la malice, de l'espièglerie.
- «*pompe*» : Déploiement de faste dans une cérémonie.
- «*modiste*» : La «*femme à Paris*», avec laquelle Alphonse «*s'en est donné*» (page 298) est devenue une simple ouvrière qui confectionne des chapeaux de femme.

Page 304 :

- «*corbeille*» : «*Corbeille de mariage*» : Ensemble des présents offerts par le fiancé à sa fiancée.
- «*l'enlèvement des Sabines*» : À Rome, en 475 avant Jésus-Christ, Romulus, pour fournir des femmes à ses compagnons, organisa des jeux pour attirer les familles des cités voisines, et enleva les jeunes filles, qui pour la plupart appartenaient au peuple des Sabins.
- «*Collioure*» : Commune des Pyrénées-Orientales, où sont produits des vins : le collioure et le banyuls.

Page 306 :

- «*lestes*» : Osés, grivois, licencieux.
- «*Tout l'empire amoureux est plein d'histoires tragiques*» : L'expression fut empruntée à Mme de Sévigné : «*Mon fils vint me chercher du bout de Paris pour me dire l'accident qui lui était arrivé. Il avait trouvé une occasion favorable, et cependant, oserais-je le dire? Son dada demeura court à Lérida [...] Il a l'imagination tellement bridée, que je crois qu'il n'en reviendra pas de sitôt. J'eus beau l'assurer que tout l'empire amoureux est rempli d'histoires tragiques, il ne peut se consoler.*» (lettre à Mme de Grignan, 8 avril 1671). Il s'agit d'une défaillance sexuelle, d'un fiasco, d'un dysfonctionnement érectile (comme on dit aujourd'hui !).
- «*Si fait*» : Mais oui (pour confirmer une affirmation).
- «*espagnolette*» : Ferrure à poignée tournante servant à fermer et à ouvrir les châssis d'une fenêtre.

Page 307 :

- «*retiré*» : Contracté.
- «*apprêter à rire à ces honnêtes provinciaux*» : Donner à ces provinciaux l'occasion de rire.
- «*étole*» : Bande d'étoffe que l'évêque, le prêtre et le diacre portent au cou dans l'exercice de certaines fonctions liturgiques.
- «*Minotaure*» : Monstre fabuleux de Crète auquel on offrait tous les neuf ans sept jeunes garçons et sept jeunes filles.

Page 308 :

- «*force*» : Beaucoup.
- «*garçon*» : Célibataire.
- «*butor*» : Grossier personnage, sans finesse ni délicatesse.
- «*druidique*» : Relatif aux druides, prêtres gaulois ou celtiques.

Page 309 :

- «*livide*» : De couleur plombée, bleuâtre.
- «*sels*» : Mélanges acides ou alcalins qui servaient à ranimer par inhalation les personnes défaillantes.

- «*Mon pied posa*» : Mon pied se posa.

Page 310 :

- «*Valence*» : Ville d'Espagne.

- «*braves*» : De l'italien «bravi», brigands, tueurs.

Page 311 :

- «*ruelle*» : Espace entre le lit et le mur.

Page 312 :

- «*bien famé*» : De bonne réputation.

Page 313 :

- «*quelque jour nouveau*» : Quelque explication nouvelle.

Analyse

Genèse de l'oeuvre

Nommé inspecteur général des monuments historiques le 27 mai 1834, Mérimée entreprit la même année une tournée qui le fit passer par le Roussillon où, au mois de novembre, il visita Ille-sur-la-Têt, Boulternère et Serrabona. Il vit un site où des fouilles archéologiques avaient dégagé un temple antique dédié à Vénus. Toutefois, il est difficile d'identifier la statue décrite dans la nouvelle, comme de déterminer la source exacte de l'anecdote.

En effet, dans ses tournées d'inspection, il avait vu plusieurs statues de Vénus, dont deux retinrent l'attention des commentateurs : celle de Quinipili, en Bretagne, dont l'inscription avait posé aux archéologues des problèmes impossibles à résoudre, et celle de Vienne, sur la rive droite du Rhône, qui avait frappé l'écrivain par son réalisme. Toutefois, bien qu'il ait parlé dans sa nouvelle de «*l'exquise vérité*» des formes de la Vénus d'Ille qui semblent «*moulées sur nature*» (page 291), il est évident que ce n'était pas la Vénus de Vienne qui lui servit de modèle : «*Cette statue représente une grosse maman bien grasse, avec une gorge énorme un peu pendante et des plis de graisse le long des côtes, comme Rubens en donnait à ses nymphes. Tout cela est copié avec une fidélité surprenante à voir.*» (lettre à Jenny Dacquin, 9 septembre 1834). Revenant du Roussillon, il vit, au musée des Augustins de Toulouse, une tête en marbre noir, dont le blanc des yeux est figuré par des morceaux d'agate où sont ménagées des cavités qui ont dû recevoir des prunelles en métal ou en pierres brillantes. Il en fit le prototype de la Vénus d'Ille.

En ce qui concerne l'anecdote, il avait pu avoir des échos, grâce au "Miroir" du 14 avril 1821, à "La mode" du 28 février 1830 et à l'opéra-comique "Zampa" (1831), de la chroniqueur de l'Anglais Guillaume de Malmesbury, '*De gestiltus regum anglorum*', où fut consignée par écrit la première fois vers 1125 la légende de la statue qui, ayant reçu un anneau de fiançailles, s'anime pour réclamer ses droits d'épouse. Cette histoire fut fort répandue au Moyen Âge et à l'époque de la Renaissance. Cependant, aucune des nombreuses versions étudiées par les critiques ne s'impose comme la source unique ou sûre de Mérimée. Une histoire semblable, contée par Hermann Corner, fut reprise par Villemain dans '*Histoire de Grégoire VII*' en 1834.

À Éloi Johanneau qui, en 1847, l'interrogea sur l'origine de sa Vénus, Mérimée répondit dans sa lettre du 11 novembre 1847 : «*La Vénus d'Ille n'a jamais existé et les inscriptions ont été fabriquées secundum artem avec Muratori et Orelli. L'idée de ce conte m'est venue en lisant une légende du Moyen Âge rapportée par Freher. J'ai pris aussi quelques traits à Lucien qui dans son "Philopseudes" nous parle d'une statue qui rossait les gens. J'ai entrelardé mon plagiat de petites allusions à des amis à moi, et de plaisanteries intelligibles dans une coterie où je vivais lorsque cette nouvelle a été*

écrite.» Mais, chez l'Allemand Marquard Freher, il n'y a pas trace de statue qui parle, de doigt qui se replie sur un anneau.

Quatre ans plus tard, lorsque le philologue et médiéviste Francisque Michel annonça à Mérimée qu'il avait trouvé la légende chez Joannes Brompton (*'Chronicon ab anno Domini 588 quo S. Augustinus venit in Angliam usque mortem Regis Richard'*, Londres, 1652), il lui répondit : «*Qu'est-ce que la "Chronique de Jean Bromton" [sic]? J'ai lu dans Pontanus, excusez-moi d'écrire des noms si incivils, l'histoire d'un homme qui avait donné son anneau à une Vénus de marbre ou de bronze, mais il y a si longtemps de cela que je ne sais plus trop ce que c'est que ce Pontanus.*» (10 août 1851). Le commentateur de Mérimée Maurice Parturier déclara qu' «*aucun des auteurs qui ont étudié les origines de la légende n'a signalé un récit de Marquard Freher ou d'un quelconque Pontanus.*» Mais Mérimée savait peut-être mieux que ses critiques qu'une création originale implique la destruction de ses modèles.

Il faut aussi noter que l'image de la femme-statue écrasante se rencontre quelquefois dans sa correspondance, et paraît être une des constantes de son langage fantasmagorique : «*J'ai rencontré l'autre jour Mlle *** chez une dame russe de mes amies. Elle m'a paru plus belle et avoir un faux air de statue antique. Seulement elle est trop bien portante. Je trouve à redire aux femmes malades, mais il ne faut pas qu'elles soient trop florissantes et qu'elles soient en état de rosser les gens qui leur feraient une déclaration.*» (lettre à Mistress Senior, 8 juillet 1856).

On peut enfin remarquer qu'il allait encore raconter, non sans ironie, une histoire de statue qui «*s'animait tous les soirs [au] profit*» de son adorateur, dans *'Il viccolo di Madama Lucrezia'*.

Il garda la nouvelle pendant deux ans sur le chantier.

Intérêt de l'action

'La Vénus d'Ille' est une nouvelle qui raconte une histoire bizarre, l'intérêt étant suscité dès le début et maintenu, constamment accru.

L'intrigue est habilement menée par un narrateur qui intègre aussi d'autres récits : celui de son guide (pages 282-284) ou celui de «*la malheureuse folle*» qui «*vit*» la statue au moment où elle étreignit Alphonse, mais «*perdit connaissance*» à ce spectacle (pages 311-312) ; il ne se prive pas de commenter les événements dont il est le témoin. C'est un esprit sceptique, qui tente de rationaliser certains événements (la pierre lancée par le polisson lui ayant été renvoyée par la statue, il se dit : «*Il était évident que la pierre avait rebondi sur le métal*» [page 290] ; Alphonse ayant «*la voix entrecoupée*», «*je le crus tout à fait ivre*» [page 306]), qui prend une distance avec le phénomène inexplicable. Témoin digne de foi, savant qui garde la tête froide devant l'intrusion du surnaturel, il joue le rôle habituel du narrateur dans une histoire fantastique : son entremise concourt à l'accréditer. En fait, ce narrateur, c'est Mérimée, qui s'est mis en scène.

La préparation est bien faite ; aucun élément n'y est inutile, tout ce qui est indiqué a un rôle à jouer (ainsi, la notation apparemment anodine : «*Il faut isoler de nouveaux mariés*»). Le développement est sans faille, pour atteindre progressivement un degré d'horreur digne du meilleur Edgar Poe.

Mais la nouvelle est longtemps une comédie où l'on s'amuse de la trinité des Peyrehorade : le père pédant, la mère pleine de bon sens (on se croirait chez Molière) et le fils, lourdaud guindé et pourtant sportif ! Surtout, il est inconscient, et est ainsi l'illustration la plus frappante de la fatalité qui est à l'oeuvre dans toutes les nouvelles de Mérimée.

La progression s'effectue d'abord dans la découverte de la statue, dont il est indiqué au début : «*Elle vous pèse autant qu'une cloche d'église*» et qu'elle a fait geler un olivier (page 282), tandis qu'à la fin, devenue en effet une cloche, «*les vignes ont gelé deux fois*» (page 314), le texte étant ainsi clos sur lui-même. Elle est vue de plus en plus nettement, et s'opère subrepticement un crescendo dans l'augmentation de son animation : dans la terre, elle fait geler un olivier ; en tombant, elle casse la jambe d'un ouvrier ; elle renvoie la pierre envoyée par le jeune «*polisson*» (page 289-290) ; elle retient la bague ; elle entre dans lit des jeunes mariés et étouffe celui qui s'est aussi marié avec elle.

Si elle casse la jambe de Jean Coll, c'est pour obliger Alphonse à faire la partie de paume. Le lecteur ressent un malaise à le voir, si près de la cérémonie de mariage et en tenue de marié, intervenir dans la partie, se débarrasser de la bague et, au lieu de la donner au narrateur, qui s'était approché pour la recevoir, la passer à l'annulaire de la statue. Il est donc bien, en étant l'auteur de son malheur, un vrai personnage tragique. Or, sur la bague, est inscrit un serment d'amour éternel («*Sempr'ab ti*» [page 298]) et le «*Cave amantem*» du socle de la statue peut signifier : «*Prends garde à toi si elle t'aime*» (page 293) ; il a donc signé son arrêt de mort, et cette mort n'est autre qu'un crime passionnel. Victime de sa malédiction, il aurait été broyé dans les bras de la statue.

Cette partie de jeu de paume lui a permis de battre et d'humilier un Aragonais qui menace de se venger («*Me lo pagaras*» [page 302]), et dont est bien indiquée sa ressemblance avec Vénus : il est «*haut de six pieds*», sa «*peau olivâtre avait une teinte presque aussi foncée que le bronze de la statue*» (page 302).

Si le lecteur est surpris par la mention des «*pas lourds*», des «*trépignements étranges*» (page 308), il peut donc, comme le fait le narrateur, les attribuer à cet homme. Mais l'état de la victime est vraiment trop effroyable : «*Il paraissait assez que sa mort avait été violente et son agonie terrible*». La nouvelle aurait pu s'arrêter à «*J'écartai sa chemise et vis sur sa poitrine une empreinte livide qui se prolongeait sur les côtes et le dos*», «*il avait été étreint dans un cercle de fer*», «*victime d'un assassinat*» (page 309).

Mais la possibilité que «*le muletier aragonais [...] eût tiré une si terrible vengeance d'une plaisanterie légère*» (page 310) entraîne une enquête policière qui est menée d'abord par le narrateur qui cherche des éléments pour tenter d'éclairer logiquement le mystère, mais ne trouve «*aucun indice certain*» [page 310] ; puis par le «*procureur du roi*» qui interroge la mariée. Elle dit avoir vu son mari «*entre les bras d'une espèce de géant verdâtre qui l'étreignait avec force*» (page 311), ce qui peut encore faire croire à un assassinat commis par le muletier ; mais «*elle a reconnu*», et le narrateur, s'adressant au lecteur, demande : «*devinez-vous?*», «*la Vénus de bronze*», qui s'était d'ailleurs montrée tout de suite maléfique, semblant donc douée de bien étranges pouvoirs. Quant à l'Aragonais, s'il avait dû se venger, il l'aurait fait sur le champ ; et, d'ailleurs, il a un alibi : il avait passé la nuit à soigner un mulet.

La nouvelle est un texte fantastique par :

- l'irruption du surnaturel dans la réalité (lieux réels, milieu réel, personnages réels) ;
- la contamination réciproque du réel et du surnaturel : ainsi la statue, objet d'admiration esthétique («*un antique admirable*» [page 287] pour M. de Peyrehorade), pour les habitants d'Ille (qui l'appellent «*l'idole*» [page 282]) est investie de pouvoirs maléfiques ; aux yeux du narrateur, elle est dotée «*d'une merveilleuse beauté*» mais aussi d'un «*caractère étrange*» (page 291). Étrangeté qui se précise au fil du texte et fait d'elle une créature infemale : Alphonse ne se croit-il pas «*ensorcelé*» par «*cette diable de Vénus*» (page 306)? Et le narrateur, «*désespérant de rendre cette diabolique figure*» (page 301), n'a-t-il pas l'impression d'y voir les traits «*d'une divinité infernale applaudissant au malheur qui frappait cette maison*» (page 310)?
- la présence d'un cryptogramme à déchiffrer : la formule latine, «*Cave amantem*» (page 293), qui orne le socle de la statue ;
- surtout, par les deux explications qui peuvent être données du phénomène :
 - l'une simple, naturelle, rationnelle ; pour le narrateur, Alphonse a été assassiné par l'Aragonais, et il accumule les indices qui permettent de le croire, qui tentent d'éclairer logiquement le mystère : sa ressemblance avec la statue, la menace de se venger qu'il a proférée ; d'où l'enquête policière mais qui s'avère vite insuffisante, peu convaincante ;
 - l'autre folle, surnaturelle, irrationnelle, effrayante, mais vers laquelle nous penchons, qui est celle de la survivance des pouvoirs des dieux anciens, et, ici, de la Vénus, cette «*idole du temps des païens*» (page 293) dont le maléfice se perpétue à travers le temps, qui s'anime et se venge contre celui qui s'est marié avec elle mais s'est révélé un mauvais amant (n'avait-il pas trop bu de ce vin qui l'a aussi empêché d'être un bon amant?).

Pour qu'un texte soit parfaitement fantastique, il faut que l'hésitation entre les deux explications soit bien maintenue ; qu'il soit difficile d'infirmer ou de confirmer l'une ou l'autre ; que le fantastique ne parvienne pas à l'emporter sans conteste sur le vraisemblable ; que nous en restions au «semble» et n'atteignons jamais à la certitude ; que l'ambiguïté s'impose. Ici, le fantastique est fait de mots et de signes qui tracent à travers la nouvelle un réseau de correspondances installant la Vénus au rang de suspecte sans jamais en faire une accusée) ; le mystère de la nature profonde de la statue subsiste ; la seule réalité connue est la mort violente d'Alphonse, mais elle échappe à toute explication, et le choix est laissé au lecteur de l'attribuer à l'Aragonais ou à la statue.

La chute de la nouvelle révèle que la statue, une fois fondue pour être transformée en cloche, semble perpétuer ses maléfices : «*Depuis que cette cloche sonne à Ille, les vignes ont gelé deux fois.*» (page 314). Ainsi, le fantastique triomphe, et «*La Vénus d'Ille*» est un chef-d'œuvre de la littérature fantastique, qui traite bien d'un thème qui appartient au vieux fonds des histoires fantastiques : celui du monstre qui est un objet anthropoïde (statue, mannequin, golem, Frankenstein, robots, etc.) qui s'anime et prend une autonomie nocive. Mérimée le transposa dans son époque, pour lui donner force et vraisemblance. Mais, s'il montrait de l'intérêt pour les sciences occultes, s'il avait une prédilection pour le thème spirite des influences venues de l'au-delà, il ne voulait pas se laisser prendre au jeu dangereux du fantastique, laissait croyances et superstitions à ses personnages, et adopta la position d'un narrateur détaché, quoique la nouvelle révèle son angoisse.

Intérêt littéraire

Le texte de «*La Vénus d'Ille*» est marqué qu'il est d'usages quelque peu archaïques signalés dans les notes («*se guinder*», «*roide*», «*famé*», etc ; l'emploi de l'imparfait du subjonctif).

Mérimée y déploya tout un éventail de langues :

- le latin, celui des formules «*Cave amantem*» (page 293) et «*Veneri turbul... Eutiches Myro Imperio fecit*» (page 294) ; des citations de Virgile (pages 288 et 300) ;
- l'espagnol : «*Me lo pagaras*» (page 302) : «*Tu me le paieras*» ;
- le catalan : «*Sempr'ab ti*», «*c'est-à-dire, toujours avec toi*» (page 298) ;
- le français.

Celui-ci peut être familier, surtout chez les personnages :

- le guide : «*j'entends bimm*» (page 282), «*révérence parler*» (page 283), la jambe «*cassée net comme un échalas*» (page 284) ;
- Alphonse : «*Quelle brioche !*» (page 303) ;
- M. de Peyrehorade : «*D'honneur !*» (page 300) - parlant de la statue, il a cette métaphore paysanne : «*Je l'ai trouvée dans la terre, comme une truffe*» (page 305).

Mais la «*future*», mot familier qui désigne la fiancée, employé d'abord par M. de Peyrehorade (page 286) et par Alphonse (page 297), l'est ensuite par le narrateur lui-même (page 299) qui est comme contaminé.

La langue est par ailleurs, au contraire, souvent recherchée :

- chez M. de Peyrehorade : «*depuis le cèdre jusqu'à l'hysope*» (page 286),
- chez le narrateur : Alphonse au salon «*ne bougeait pas plus qu'un Terme*» (page 285) ; mais, sur le terrain du jeu de paume, il «*se met à la tête du parti vaincu, comme César ralliant ses soldats à Dyrrachium*» (page 301) ; enfin, dans ce saisissant raccourci, il devient un monstre : «*Quelle odieuse chose qu'un mariage de convenance ! Un maire revêtu une écharpe tricolore, un curé une étole, et voilà la plus honnête fille du monde livrée au Minotaure !*» (page 307).

Il ne faut pas négliger les étymologismes, des noms communs ou des noms propres, pas plus que les jeux de mots. La «*Vénus Turbul...*» (page 294), tournée dans tous les sens, va «*tournebouler*» les esprits, et pour commencer, dans des recherches d'étymologies justement.

Mais le ton de Mérimée est souvent humoristique aussi : le guide du voyageur pense que «*le temps des païens*» est celui de «*Charlemagne*» (page 283) ; les mains d'Alphonse «*étaient des mains de laboureur sortant des manches d'un dandy*» (page 285) – l'explication de M. de Peyrehorade est «*tirée par les cheveux*» (page 293) – d'Alphonse, le narrateur constate : «*Il en vint à me parler de sa future, par la transition d'une jument grise qu'il lui destinait*» (page 297) - on passe du jeu de la mourre au jeu de l'amour où pourrait survenir un dysfonctionnement érectile, dont le narrateur toutefois se dit que «*ces sortes d'accidents sont réputés n'arriver qu'aux gens d'esprit*» (page 306).

Sa liberté de ton lui fait créer le mot «*antiquaillerie*» (page 292).

«*La Vénus d'Ille*», nouvelle qui a une poésie un peu sombre, mais grandiose, a un caractère très littéraire.

Intérêt documentaire

Mérimée, qui, en 1840, déclara : «*Lorsqu'on raconte quelque chose de surnaturel, on ne saurait trop multiplier les détails de réalité matérielle. C'est là le grand art d'Hoffmann dans ses "Contes fantastiques".*», appliqua bien cette idée dans «*La Vénus d'Ille*».

Il nous présente le Roussillon, une province éloignée, qui est, au pied des Pyrénées, une campagne de verdure et d'eau vive dominée par la «*silhouette merveilleuse*» du Canigou, «*la plus belle montagne du monde*» (page 289). Cette province est aussi la Catalogne française, d'où ces noms de «*Catalans*» et de «*Catalanes*» qui émaillent le texte. Le nom du village, Ille (Ille-sur-Têt) est authentique, tandis que ceux des personnages sont fantaisistes : Peyrehorade est en fait un nom béarnais, celui d'un chef-lieu de canton des Landes ; Puygarrig est en fait le nom à peine transformé d'un archéologue roussillonnais, connu de Mérimée, qui avait à s'en venger. Dans le Roussillon, Mérimée visita encore le cloître d'Elne, Bouleternère, le prieuré de Serrabona (cité page 282). Il se servit beaucoup de ses croquis de voyage pour camper le décor. De retour à Paris, il écrivit à Jaubert de Passa : «*J'irai revoir [il ne le revit jamais] votre beau Canigou [...] Vous souvient-il de la douce rosée qui nous reconduisit de Boule à cette auberge d'Ille où il y a tant de jolies Catalanes?*»

En véritable ethnographe, il fit revivre une atmosphère toute méridionale, en rendant la pétulance (l'exclamation : «*Pécaïre*» [page 284]), la gaieté bruyante des Catalans, en particulier les réjouissances qui accompagnent une noce («*les équivoques et les plaisanteries*» lors du repas qui frisent la grossièreté [page 304] ; la subtilisation de «*la jarretière*» de la mariée [en fait, «*un joli ruban blanc et rose*» à «*la cheville*», «*qui fut aussitôt coupé par morceaux et distribué aux jeunes gens, qui en ornèrent leur boutonnière, suivant un antique usage qui se conserve encore dans quelques familles patriarcales*» [page 305]) ; «*le cortège de la mariée qu'on menait au lit*» (page 306).

Il évoqua le «*vin de Collioure*» (page 306), les gâteaux que sont les «*miliasses*» (page 285). Surtout, tient une grande place le «*jeu de paume*» (page 284).

Évoquant la province, la vie d'une famille bourgeoise de province, Mérimée ne manqua pas, comme beaucoup d'écrivains du XIXe siècle, d'insister sur l'opposition entre Parisiens et provinciaux, de montrer le complexe d'infériorité de ceux-ci, qui est manifesté par M. de Peyrehorade («*la sainte ignorance de la province*» [page 287]), par Mme de Peyrehorade et par Alphonse, qui considère le narrateur «*de la tête aux pieds fort curieusement, en ma qualité de Parisien*» (page 285), tandis que celui-là lui signale que la bague de mariage aux «*diamants ajoutés*» est bien provinciale, car «*l'usage à Paris est de donner un anneau tout simple*» (page 298) et laisse entendre sa moquerie en montrant ce futur marié «*bien serré dans un habit neuf, en gants blancs, souliers vernis, boutons ciselés, une rose à la boutonnière*» avec «*ses cheveux frisés [...] son jabot si bien plissé.*» (page 301). Mais, plus tard, c'est lui qui craint qu'Alphonse ait voulu lui «*faire quelque méchante plaisanterie pour apprêter à rire à ces provinciaux*» (page 307) ; or Mérimée avait pour devise une phrase grecque signifiant : «*Souviens-toi de te méfier.*»

Mais est bien plus forte la xénophobie qui s'exerce à l'égard des Espagnols, «des Aragonais et des Navarrois, presque tous d'une adresse merveilleuse» (page 301) au jeu de paume, contre lesquels il s'agit, à cette occasion, pour les Illois de «soutenir l'honneur du pays» (page 301). Les Espagnols sont battus et humiliés, et leur champion, un «géant espagnol», profère une menace : «*Me lo pagaràs*» (page 302), ce qui fait que ce muletier est d'abord accusé du meurtre, le narrateur, qui se souvient «*d'avoir entendu dire qu'à Valence des braves se servaient de longs sacs de cuir remplis de sable fin pour assommer les gens dont on leur avait payé la mort*» (page 310), n'ayant pas caché ses «*soupons*» (page 311) ; ils sont d'ailleurs quelque peu justifiés puisque le muletier affirme : «*Un Aragonais lorsqu'il est outragé, n'attend pas au lendemain pour se venger. Si j'avais cru que M. Alphonse eût voulu m'insulter, je lui aurais sur le champ donné de mon couteau dans le ventre.*» (page 312).

Dans cette province reculée, les superstitions populaires sont puissantes. Elles sont exprimées en particulier par Mme de Peyrehorade, bonne chrétienne pour qui se marier un vendredi porte malheur, qui déclare : «*Il faut bien qu'il y ait une raison, car enfin pourquoi tout le monde a-t-il peur du vendredi?*», tandis que son époux, au contraire, proclame que «*c'est le jour de Vénus*» (page 300). C'est que cet «*antiquaire fort instruit*» (page 281) bien que «*de province*», est exalté par sa découverte.

Il est dans le style de ces notables cultivés et diserts que Mérimée croisait au cours de ses tournées provinciales. Il se livre à des recherches archéologiques qui se greffent sur celles que fait le narrateur qui est bien l'inspecteur général des monuments historiques que fut Mérimée. Venu faire une tournée dans le Roussillon, région privilégiée puisqu'elle a été une colonie romaine, il rencontra François Jaubert de Passa (qui est le «*M. de P.*» de la première page et du post-scriptum), amateur lettré, archéologue et agronome perpignanais qui le reçut avec une hospitalité charmante, et facilita de son mieux sa tâche. Il s'entretint avec lui du culte de la Vénus pyrénéenne, qui est attesté par Port-Vendres (l'antique «*Portus Veneris*», le «*port de Vénus*») tout proche, et aux vestiges duquel les archéologues du Roussillon vouaient une curiosité patriotique.

Jaubert de Passa fournit les traits aimables de M. de Peyrehorade, archéologue amateur qui est l'auteur d'«*un mémoire sur les monuments druidiques de l'arrondissement de Prades*» (page 308). Mais, avec les traits ridicules, inspirés, eux, par Pierre Puiggari, Mérimée égratigna les archéologues amateurs, dont les raisonnements sont peu fondés, qui sont emportés dans un rêve, écrivent des mémoires, sont jaloux et vindicatifs entre eux.

M. de Peyrehorade s'emploie à déchiffrer les inscriptions latines. Or, comme le fait remarquer le narrateur, «*Cave amantem*» a deux sens possibles : «*Prends garde à celui qui t'aime*» ou «*Prends garde à toi, si elle t'aime*», qu'on retrouve dans «*Carmen*» (page 293). Dans «*VENERI TURBUL.../ EVTICHES MYRO / IMPERIO FECIT*», «*Eutiches*» est la traduction littérale de Prosper et «*Myro*» peut être rapproché de «*Mérimée*» ; l'écrivain s'est donc amusé à une mystification. De ce passage, Stendhal pensa : «*Il y a un moment de sécheresse causée par vingt lignes ou peut-être dix trop savantes.*»

Avec pédantisme, le pérorateur qu'est M. de Peyrehorade (voilà qui expliquerait le choix par Mérimée de ce nom qui n'est pas catalan, mais permet ici un jeu de mots) multiplie les citations érudites («*depuis le cèdre jusqu'à l'hysope*» [page 286] qui vient de la Bible ; «*Comme avec irrévérence / Parle des dieux ma ménagère !*» [page 287] qui est une parodie de vers de Molière ; «*Veneris nec praemia noris*» (page 238), qui est de Virgile comme l'est aussi «*Manibus date lilia plenis*» (page 300) ; «*C'est Vénus tout entière à sa proie attachée*» (page 292) qui est de Racine et qui, bien qu'énoncée avec ironie, garde la force de la tragédie. Pour lui, les «*monuments phéniciens, celtiques, romains, arabes, byzantins*» (page 286) se bousculeraient en Roussillon. Il voit en la statue «*un chef-d'œuvre de Myron*» (page 287). Il interroge son confrère en «*antiquaille*» par ces mots : «*Quid dicis, doctissime?*» (page 293). Il se lance dans d'embrouillées explications d'une autre inscription latine, qui le font dériver vers le phénicien et le grec ! (pages 294-295). Il se réfère à «*Diomède*» (page 297). Il compare la séparation entre Mlle de Puygarrig et sa tante à «*l'enlèvement des Sabines*» (page 304).

Alors que Mérimée ne détestait pas parsemer ses textes d'allusions littéraires («*depuis le cèdre jusqu'à l'hysope*» avait d'ailleurs sa faveur, et il en usa de texte en texte), il exerça son ironie, son «*envie de rire*» (page 295) sur les élucubrations de cet homme qui essaie de combler les lacunes de son savoir par des inventions fantasques. Par les traits comiques ou un peu ridicules qu'il lui donna, il se vengea des attaques dirigées contre par un réel «*antiquaire*» du cru, Pierre Puiggari, auteur d'un article anonyme : «*Examen critique du chapitre sur le Roussillon que renferment les "Notes d'un voyage dans le Midi de la France", par Prosper Mérimée, inspecteur des Monuments historiques de la France*» (1835) et de nombreux ouvrages traitant du Roussillon, entre autres d'une «*Notice sur la ville d'Elne*» (1836) où se trouve étudiée l'étymologie d'Ilibéris, nom latin d'Elne. Il travestit son nom en appelant Mlle de Puygarrig l'héroïne de sa nouvelle.

Mais Stendhal, dans des notes prises à la parution de la nouvelle (15 mai 1837), jugea qu'il y avait là «*Grande imprudence de l'auteur : il se moque de son instrument naturel, de son hôte de tous les jours, l'antiquaire de province. Ce conte de vingt-cinq pages va augmenter sa réputation de méchanceté.*»

Et, en fait, Mérimée est tout aussi pédant que son personnage : c'est lui qui rendit Jean Coll, dont la jambe est cassée quand il déterre la statue, boiteux comme Vulcain ; qui compara Alphonse à un «*Terme*» (page 285) ; qui vit dans le polisson qui avait jeté une pierre à la statue qui la lui avait renvoyée «*un Vandale puni par Vénus*» et ajouter, en bon inspecteur des monuments historiques : «*Puissent tous les destructeurs de nos vieux monuments avoir ainsi la tête cassée*» (page 290) ; qui évoqua «*le Joueur de mourre*» (page 291) et le «*Bas-Empire*» (page 291) ; qui s'amusa à citer Rabelais («*À grand renfort de besicles*» [page 294]) et à glisser la mystification qu'est «*EVTICHES MYRO*» dans l'inscription latine (page 294) ; qui voulut lui aussi «*faire preuve de pénétration*» et ergota sur «*fecit*» et «*consecravit*» en invoquant «*Gruter*» et «*Orelli*» (page 296) ; qui compara le champion du jeu de paume à «*César ralliant ses soldats à Dyrrachium*» (page 301) puis le mari au «*Minotaure*» (page 307), quoiqu'il pût se trouver «*menacé de quelque malheur du genre de ceux dont parlent Montaigne et Mme de Sévigné*», celle-ci étant dûment citée (page 306).

«*La Vénus d'Ille*» n'est donc pas simplement une nouvelle fantastique, et le tableau qu'y présenta Mérimée est fort riche et varié.

Intérêt psychologique

Les personnages de «*La Vénus d'Ille*» sont bien caractérisés.

Le narrateur, qui est Mérimée, n'est pas un simple observateur sceptique, un simple commentateur (prétentieux) de l'action : il y participe, exprime ses préjugés de Parisien, agit auprès d'Alphonse (dont il est peut-être jaloux et mécontent car, en tant que «*garçon*», il est mal à l'aise «*dans une maison où s'accomplit un mariage*» [page 308] et voit la fiancée, «*la plus honnête fille du monde livrée au Minotaure*» [page 307]), le tourne en ridicule lorsqu'il lui révèle qu'il n'a pu ôter la bague, fait arrêter l'Aragonais. Lui, qui demeure d'abord calme et serein, ressent à la fin «*un peu de la terreur superstitieuse*» (page 313) des autres.

M. de Peyrehorade est «*un petit vieillard vert encore et dispos, poudré, le nez rouge, l'air jovial et goguenard*», «*la vivacité même*» (page 284), un pérorateur pédant, un bavard agité. Cet «*antiquaire de province*», «*antiquaire fort instruit*» (page 281), est un archéologue amateur et passionné, qui porte à la statue une vénération qui confine presque à la folie, lui faisant des offrandes, s'adressant à elle «*sur un ton tragi-comique*» (page 301). On se trouve en présence d'une intéressante figure de provincial féru d'archéologie et d'érudition, qui veut ouvrir avec le narrateur «*une conférence scientifique*» (page 292).

Il forme avec son épouse un couple comique, à la Molière, parce qu'elle s'oppose à lui avec à la fois une ironie goguenarde, un solide bon sens et de vieilles superstitions.

Alphonse est un «*grand jeune homme de vingt-six ans, d'une physionomie belle et régulière, mais manquant d'expression. Sa taille et ses formes athlétiques justifiaient bien la réputation d'infatigable joueur de paume dont il jouissait dans le pays*» (page 285). Le narrateur traite de «*butor*» (page 308) cet être fruste, rustre, ce sanguin plus intéressé par la pratique du sport que par la jeune femme qu'on a placée dans son lit. Il a des problèmes de communication : «*Bien qu'il me considérât de la tête aux pieds fort curieusement, en ma qualité de Parisien, il ne m'adressa qu'une seule fois la parole dans toute la soirée*», et «*ce fut pour me demander où j'avais acheté la chaîne de ma montre*» (page 285). En effet, il est tout à fait superficiel, n'est préoccupé que de sa mise, de sa «*calèche*», de la valeur de la bague («*douze cents francs de diamants*» [page 298]) qu'il offre à une fiancée qui ne compte pour lui que parce qu'elle est «*fort riche*», le narrateur étant «*profondément choqué de voir un jeune homme plus touché de la dot que des beaux yeux de sa future*» (page 297). D'ailleurs, il a l'indélicatesse de rappeler : «*Ah ! comme je m'en suis donné quand j'étais à Paris !*» et de soupirer «*de regret*» (page 298). Aussi le narrateur, ayant pu constater que Mlle de Puygarrig est «*non seulement belle mais séduisante*», étant une «*Vénus catalane*» qui ressemble à l'autre, moins la méchanceté, regrette de voir une «*jeune fille si belle et si pure abandonnée à un ivrogne brutal*» (page 307), le considère «*indigne d'elle*» (page 299). Il l'est d'autant plus qu'il passe la bague à l'annulaire de la statue, et glisse au doigt de sa fiancée l'anneau que lui avait donné «*une modiste de Paris*» (page 303). Superstitieux, il a peur de la statue, et évoque à plusieurs reprises le diable. Le jour même de son mariage, cet athlète qui s'est fort dépensé pendant la partie de jeu de paume (preuve qu'il n'accorde pas beaucoup d'importance à cette union) et qui a beaucoup bu («*Le misérable, pensai-je, est complètement ivre.*» [page 307]) ne peut qu'être sexuellement déficient. Le narrateur l'a prévenu : «*Prenez garde ! on dit que le vin...*», et pense qu'il pourrait être victime de quelque «*nouement de l'aiguillette*», bien que «*ces sortes d'accidents sont réputés n'arriver qu'aux gens d'esprit*» (page 306). Son destin était annoncé : victime de son ignorance et de sa grossièreté, il mérite la mort car, non seulement il est un fiancé indigne, mais surtout il n'a pas respecté l'engagement implicite qu'il a pris avec Vénus, la déesse de l'Amour, qu'il n'a, si on accepte le phénomène surnaturel, pu répondre à son étreinte, qu'il n'a pas satisfait pas au culte de l'Amour. C'est lui le véritable monstre : n'est-il pas comparé au «*Minotaure*» (page 307)?

Cette Vénus est «*d'une merveilleuse beauté*» car il n'y a «*rien de plus suave, de plus voluptueux que ses contours*» (page 291). Par une lente progression de la description, Mérimée la rendit d'abord inquiétante et enfin insupportable, la fascination qu'elle exerce par son expression féroce et ironique obligeant celui qui la regarde à baisser les yeux. Si elle est vue par le guide comme «*une grande femme noire*» (page 283), cela la rapproche de Lilith, la Nocturne, l'épouse de Lucifer selon la tradition de la Kabbale et celle des Cathares. Elle sort de terre, et on peut y voir les enfers. Son «*incroyable*» beauté sensuelle est inquiétante : ses traits sont «*contractés*» en une sorte de sourire qui n'exprime que «*dédain, ironie, cruauté*», «*la malice arrivant jusqu'à la méchanceté*» ; elle montre une expression d'«*ironie infernale*», au point qu'«*on éprouvait le sentiment pénible qu'une si merveilleuse beauté pût s'allier à l'absence de toute sensibilité*» (page 292). Ainsi, même si elle n'était pas gravée en toutes lettres, la menace serait lisible sur son visage.

Et le narrateur, qui lui trouve un air vicieux, agressif, s'étonne de son caractère ambivalent : «*Il y a dans son expression quelque chose de féroce et, pourtant, je n'ai jamais rien vu de si beau*» (page 292). Il s'interroge : «*Je me demandais si la supériorité de beauté qu'il fallait bien accorder à la statue ne tenait pas, en grande partie, à son expression de tigresse.*» (page 299). Si on accepte qu'elle s'anime, il faut imaginer qu'avidement d'amour, s'estimant dûment épousée puisqu'elle a reçu d'Alphonse, avant qu'il se soit marié, un anneau qui porte la formule «*Sempr'ab ti, c'est-à-dire, toujours avec toi*» (page 298), mais, remarquons-le, un anneau sacrilège parce que, véritable acte de vandalisme, des diamants ont été ajoutés par ce matérialiste, un anneau qui lui donne la préséance mais qu'elle jette quand l'amant s'est révélé insuffisant, qu'elle le punit aussi de l'avoir trompée avec une autre, de bafouer l'Amour dont elle est la déesse !

Intérêt philosophique

Dans cette nouvelle fantastique, Mérimée illustra différents thèmes :

- Il montra la persistance, en dépit du christianisme, des dieux anciens, éternels, maléfiques, identifiés au diable ; la persistance des mythes, des valeurs païennes. La Vénus d'Ille, venue d'un autre monde et d'un autre temps, transporte avec elle les superstitions ou les croyances des Romains. Revenue à la vie, ou à la vue après deux mille ans sous terre, elle n'est pas marquée par le temps mais envoie sa victime dans le hors-temps de la mort.

Elle n'est pas pour rien la déesse de l'amour physique (Éros et non Agapé), car, pour le christianisme, le grand péché est celui de la chair. Elle punit ceux qui ne satisfont pas au culte de l'amour, ceux qui sont trop matérialistes, trop engagés dans le monde moderne. Même transformée en cloche, pour être obligée de servir au culte chrétien, elle demeure maléfique, provoquant encore le gel, même après avoir subi la chaleur de la fusion. Et ce qu'elle gèle, ce sont des vignes ; elle tarit donc le vin, cause de l'insuffisance d'Alphonse, et élément de l'eucharistie chrétienne. L'opposition est marquée par la valeur du vendredi, à la fois jour de Vénus, jour de joie pour les païens, et jour de la mort du Christ, jour d'affliction pour les chrétiens.

- Il opposa l'esprit rationaliste et l'esprit religieux, ce qui nous fait revenir au caractère même des textes fantastiques où est maintenue l'hésitation entre les arguments de chacun.

- Avec cette Vénus méchante, il exprima sa méfiance à l'égard de la féminité qui peut manifester une sollicitude qui va jusqu'à l'étouffement, une possessivité dangereuse. La nouvelle est révélatrice de la profonde hantise de la femme qu'éprouvait Mérimée. Devant la Vénus, le narrateur se dit : «*Si le modèle a jamais existé, et je doute que le Ciel ait jamais produit une telle femme, que je plains ses amants ! Elle a dû se complaire à les faire mourir de désespoir*» (page 292). La beauté féminine est fatale. Cette Vénus méchante fut, pour Mérimée, le symbole véridique de l'amour tel qu'il le concevait d'ordinaire.

Mais elle servit aussi d'instrument de la vengeance de la Vénus catalane. Et on peut se demander si Mérimée se montra dans la nouvelle misogyne ou féministe. Ce célibataire endurci ne prit-il pas en fait la défense de cette femme sacrifiée qu'est Mlle de Puygarrig, qui, le soir de ses noces, attendant l'époux qui doit lui faire découvrir le plaisir sexuel dont, comme le voulait le puritanisme des bourgeois de l'époque, elle ignore tout, «*était dans la ruelle du lit, la figure tournée vers la muraille [...] n'osa pas tourner la tête*» et, «*sentant le contact de quelque chose de froid comme la glace [...] s'enfonça dans la ruelle, tremblant de tous ses membres*» (page 311), croyant toujours avoir affaire à lui ? Si l'écrivain confie d'abord : «*Un mariage m'attriste toujours*» (page 306), plus loin, il se scandalise : «*Quelle odieuse chose qu'un mariage de convenance !*» et lui oppose la passion : «*Deux êtres qui ne s'aiment pas, que peuvent-ils se dire dans un pareil moment que deux amants achèteraient au prix de leur existence ?*» (page 307) ; il condamne le mariage de raison qui est fondé sur des motifs financiers.

- Au passage, il eut cette formule qui servirait de commentaire à la plupart de ses oeuvres : «*L'énergie, même dans les mauvaises passions, excite toujours en nous un étonnement et une espèce d'admiration involontaire*» (page 299).

Destinée de l'œuvre

Si, dans une lettre à Éloi Jouhandeau, Mérimée qualifia sa nouvelle de «*petite drôlerie*», en fait, assez fier du résultat, dans une lettre du 18 février 1857, il demanda à Mme de la Rochejacquelein : «*Avez-vous lu une histoire de revenants que j'ai faite et qui s'appelle "La Vénus d'Ille" ? C'est suivant moi mon chef-d'œuvre.*» Ce qu'elle est bel et bien par son sujet bizarre et par l'art extraordinairement habile de l'écrivain. Avec «*Carmen*», ce fut son «*enfant préféré*».

La nouvelle fut publiée dans "La revue des deux mondes" le 15 mai 1837.
Le soir même, «15 mai 1837, de minuit à minuit et demi», Stendhal la lut, et prit des notes.

En 1841, la nouvelle fut pour la première fois publiée en volume dans "Colomba", un recueil qui incluait aussi "Les âmes du purgatoire".

En 1842, elle fut reprise dans "Colomba, suivi de la Mosaïque et autres contes et nouvelles", recueil qui eut plusieurs réimpressions corrigées.

Le texte fut fixé en 1859.

"La Vénus d'Ille" donna lieu à un opéra-comique du compositeur suisse Othmar Schoeck, "Vénus", créé à Zurich en 1922.

En 1927, dans sa préface de "Carmen", Valery Larbaud écrivit : «"La Vénus d'Ille" est le chef-d'œuvre de Mérimée parce que c'est là qu'il a réussi à donner le maximum de vraisemblance au maximum de surnaturel.»

Elle est peut-être la nouvelle de Mérimée la plus lue de nos jours.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)